

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUÉBEC

La lèpre du péché

“ Un lépreux vint à lui, et l'adora
en lui disant, Seigneur, si vous voulez,
vous pouvez me guérir.”

(S. MATH. VIII, 2.)

L'histoire de ce lépreux est l'image du pécheur et du péché.

La lèpre est une maladie qui ronge le corps de sa victime et
carie même les os.

Eh bien ! le péché est pire que la lèpre, et le pécheur, plus misé-
rable que le lépreux.

Pour mieux comprendre la gravité du péché, il suffit de jeter
un coup d'œil sur ses effets : la chute d'une multitude d'anges,
nos premiers parents bannis du paradis terrestre, le monde
submergé par les eaux du déluge, la Pentapole changée en un
lac de bitume, la mort d'un Dieu, les maux qui affligent les
individus, les familles et la société, le déluge de feu qui puri-
fiera la terre à la fin du monde, et enfin, les peines éternelles
de l'enfer.

Il ne reste donc à ceux qui ont eu le malheur de contracter
la lèpre du péché, qu'à imiter le lépreux dont nous parle l'Evan-
gile, et à dire à Dieu avec confiance : “ Seigneur, si vous voulez,
vous pouvez me guérir.”

Celui qui demande sincèrement cette grâce, n'hésite pas à
aller “ se montrer aux prêtres ” et à suivre leurs recomman-
dations.

Causeries sur le spiritisme

Nous avons vu, dans la dernière causerie, que le spiritisme n'est pas autre chose que l'antique magie diabolique.

Il a donc pour cause l'agent diabolique. C'est ce que nous allons démontrer.

D'abord, comment cet agent est-il introduit dans l'action ?

L'enseignement chrétien répond : par le pacte ou le contrat librement passé entre l'homme et l'esprit du mal. Cet accord, explicite ou, tout au moins, implicite, est absolument requis.

Suffit-il pour que le pacte ait lieu, que l'homme ou le démon le veuillent ?

Non, heureusement. Il faut que Dieu le permette.

Quand la permission divine est-elle accordée ?

Elle est accordée, la plupart du temps, lorsque Dieu veut punir le misérable qui commet l'attentat de vouloir se lier avec Satan, et le châtimement est précisément la permission donnée que le dessein sacrilège soit suivi d'effet.

Voici quelle est la nature du pacte.

L'homme, par exemple, se donne au démon, corps et âme, renonce à sa foi, s'engage à faire tout ce qu'il lui commandera ou l'adore comme son Dieu.

Le démon lui promet, en retour, de le favoriser dans ses ambitions, soit en lui faisant deviner des faits occultes, soit en lui faisant guérir des maladies, soit très fréquemment en l'aidant à tirer vengeance de ses ennemis.

Souvent on fixe un *signe*, et du moment où celui-ci est donné, le démon concourt par son action.

Ce signe sera, par exemple, que l'homme prononce telle formule ou accomplisse tel acte.

Le démon demeure-t-il fidèle au pacte conclu ?

Oui, ordinairement. Le mal qu'il veut à l'homme le rend fidèle. La malheureuse victime reste fidèle également, soit à cause de sa sclérotasse, soit par crainte des menaces du maître auquel elle s'est lié.

Les pactes diaboliques ne sont donc pas des contes de grand'mères. Nous citerons bientôt des faits.

D'ailleurs, c'est l'enseignement de la philosophie chrétienne. Contentons-nous de citer saint Thomas, qui affirme que la

divination se fait "avec le secours des démons, en vertu de certains pactes, soit tacites, soit exprès, conclus avec eux."

Cette doctrine est admise dans la pratique de l'Eglise, et consignée au Rituel romain, dans l'instruction qui précède le chapitre: de l'*Exorcisme des obsédés du démon*. "Que l'exorciste, dit-il, commande au démon de dire s'il est retenu dans le corps de l'énergumène par quelque opération de magie—voilà le pacte—ou par des signes de maléfices ou par des objets—voilà le signe—.

Mais ce qui est plus concluant encore, c'est l'exemple que nous lisons dans l'Evangile. Le démon dit à Notre-Seigneur Jésus-Christ en lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire: "Tout cela, je te le donnerai, si—voilà le pacte—te prosternant, tu m'adores."

Du reste, pourquoi contester la possibilité du pacte diabolique, puisqu'il explique si bien des phénomènes contraires aux lois de la nature et dont l'agent ne saurait être qu'un esprit diabolique? Il faut donc qu'il y ait intelligence entre l'homme qui les réclame et le démon qui les exécute.

Dans les cas où l'on opère sans médium, il faut que le pacte soit le fait de la personne qui évoque elle-même l'esprit.

Il est donc indubitable que beaucoup de médiums et de simples évocateurs sont en rapport formellement acceptés et voulus de part et d'autre, avec les esprits familiers qui leur obéissent. Or c'est en cela que consiste le pacte.

Sans un acte réel et volontaire de se prêter comme un instrument passif à l'esprit, ordinairement du moins, on ne devient pas médium. Il arrive cependant qu'une personne puisse être envahie par l'esprit, même sans le vouloir, quand le médium est, par exemple, un enfant ou un idiot.

Une invocation

L'Eglise, dans les litanies des saints, fait chanter aux chrétiens cette prière: *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris te rogamus, audi nos*. "Afin que vous daigniez humilier les ennemis de la sainte Eglise, nous vous prions Seigneur, exaucez-nous."

Cette invocation vaut mieux que toutes les combinaisons pour terrasser les persécuteurs.

L'HOTEL-DIEU DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS DE QUÉBEC
 ET
 LES COMMUNAUTÉS HOSPITALIÈRES

XVIII

Le site de l'Hôpital du Sacré-Cœur

Je crois qu'il est bon de faire remarquer tout d'abord que ce que je vais dire des avantages et des agréments du site de l'Hôpital du Sacré-Cœur est de peu d'importance pour les religieuses cloîtrées qui l'habitent. Il leur est à peu près indifférent si, de cette demeure, la vue peut s'étendre au loin et se reposer sur des objets ou des lieux propres à charmer les regards, ou si rien de cela existe ; car la modeste religieuse, qui est une des parties essentielles de la perfection à laquelle elles doivent toujours tendre, ne leur permet pas de laisser leur vue s'égarer, sans motif et par pure curiosité, sur ce qui se passe au dehors et au loin. Mais il est bon pour elles, comme pour les malades et tout le personnel de la maison, que l'air qu'on respire soit pur et sain comme à la campagne, qu'il y ait espace et qu'on ait la liberté de pouvoir aller dans les jardins et aux dépendances, où souvent le devoir appelle, sans être exposés aux regards des curieux. Autant d'avantages dont on jouit à l'Hôpital du Sacré-Cœur.

“ Ah ! Ah ! quel site charmant
 Que l'Sacré-Cœur, vraiment ! ”

C'est là le refrain joyeux d'une chanson composée par un des malades de l'Hôpital du Sacré-Cœur et chantée avec accompagnement de musique au jour d'une de ces petites fêtes de famille dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Et qu'on veuille bien remarquer que l'adjectif *charmant* n'est pas ici seulement pour la rime, mais qu'il y est à sa place, parce qu'il est conforme à la vérité.

De toutes les communautés de Québec, en effet, celle de l'Hôpital du Sacré-Cœur possède le site le plus avantageux pour jouir des agréments d'une parfaite solitude, et en même temps de la vue de Québec et du magnifique panorama qu'offrent aux regards satisfaits les campagnes environnantes.

Plusieurs des lecteurs seront peut-être portés à laisser paraître un sourire désapprobateur et quelques signes d'incrédulité; mais qu'on me suive avec patience et, probablement à la fin, on tombera d'accord pour avouer que le site de cette demeure réunit le plus grand nombre de bons points en sa faveur.

Remarquons d'abord qu'à l'Hôpital du Sacré-Cœur on jouit des avantages de la campagne, dont on aime tant l'air pur, salubre et vivifiant, et en même temps des avantages qu'offre la proximité de la ville au sein de laquelle on peut facilement se transporter. Un beau carrosse, conduit par deux chevaux sur un lit d'acier parfaitement plan, est toujours à votre disposition à cette fin, si une affaire quelconque, une visite de bien-séance ou une simple promenade nous engage à faire ce petit voyage.

Et puis, si le brouhaha des rues nous ennuie, on revient avec la même facilité à l'aimable solitude qui offre toujours des sujets de distraction suffisants dans le va et vient des voitures et des piétons de la rue St-Vallier d'un côté, et dans le bruit et la vue des chars du Pacifique Canadien qui passent à l'extrémité nord du jardin de la communauté, ainsi que la vue de la petite navigation sur la rivière St Charles qu'on a sous les yeux de l'autre côté. Car on est ainsi fait: une solitude absolue et sans vie porte à l'ennui et rend taciturne et morose, de même que le grand bruit des villes fatigue et importune. On aime naturellement ce qui a de la vie et du mouvement. On aime à regarder ce qui change de place, ce qui passe, ce que le vent agite. . . . c'est la vie et on l'aime tant la vie!

Supposons-nous maintenant dans une de ces belles journées du mois de juin, qui est pour nous, Québécois, le plus beau mois de l'année et le véritable mois des fleurs, (inutile de parler de l'hiver, car alors tous les lieux sont également désagréables, de même que la nuit tous les chats sont gris): supposons encore qu'on soit au jour de la fête si réjouissante de saint Jean-Baptiste et dites-moi s'il est un site plus avantageux pour se rendre compte de tout ce qui se passe dans la ville. Voyez cette multitude de pavillons aux couleurs variées que le vent déploie et agite dans les rues, au-dessus des maisons des particuliers, des édifices publics et jusque sur la tour centrale des bâtisses du Parlement, où le pavillon royal de l'Angleterre salue le peuple Canadien-Français en réjouissance générale.

Et puis, écoutez le son des différents carillons de cloches de la ville, dont les harmonies charment tant les oreilles à la distance où nous sommes. Oui, au Sacré-Cœur l'oreille est toujours réjouie et écoute avec plaisir; dans les beaux matins de l'été, à l'heure de l'*Angelus*, les sons variés des cloches de la ville qui, de près ou de loin, avec plus ou moins de retentissement, mais toujours avec harmonie, font entendre leurs carillons invitant à la joie ou portant à la mélancolie suivant qu'ils annoncent les fêtes de l'église ou les glas de la mort.

Mais, dira-t-on, l'Hôpital du Sacré-Cœur, après tout, est dans une plaine, et vive un site élevé pour jouir d'une belle vue ! Oui, cela est vrai à dire en général ; mais cependant il faut admettre que souvent c'est dans une plaine ou, comme on dit familièrement, dans une baisseur qu'on aime à se placer pour bien voir et admirer les objets élevés. Est-ce qu'on est mieux, par exemple, sur une hauteur où dans une plaine pour contempler les nuances variées des nuages que dorent les régions du soleil couchant, ou les nuages que la lune, dans son plein, argente si bien avec sa douce lumière ? Est-ce qu'on jouit plus avantageusement du spectacle qu'offrent aux regards émerveillés les gerbes de lumières colorées que lance un feu d'artifice, sur une hauteur que dans la plaine ? Toujours, lorsqu'on veut faire voir et admirer un objet, on le place sur un lieu élevé au dessus des spectateurs afin qu'il le regarde de bas en haut. Enfin, quoique ce soit une affaire de goût et une matière d'opinion à discuter, il semble cependant qu'il est plus dans la nature de l'homme d'aimer à regarder d'en bas que d'en haut et que cela est plus conforme à sa dignité, car a dit un poète :

“ L'homme élève un front noble et regarde les cieux.

Et puis, pour bien voir un lieu, il faut deux conditions qu'on trouve au Sacré-Cœur : ne pas être trop éloigné, et pour une ville surtout, être en dehors, sans quoi il pourrait vous arriver de ne la voir qu'en partie et même pas du tout, comme cela est arrivé à ce farceur de Yankee Doodle qui n'avait pu voir, disait-il, la ville de New-York, parce qu'il y avait trop de maisons qui lui en avaient caché la vue.

Ces préliminaires posés et, je suppose acceptés, voyons ce que l'œil peut découvrir et observer à l'Hôpital du Sacré-Cœur.

D'abord vers le sud et à gauche, sur les hauteurs qui s'étendent jusqu'au Cap Diamant, là même où Jacques-Cartier trouva en

1535 " la ville et demeurence du seigneur Donnacona, laquelle demeure, dit-il, je nomme Stadaconé ; " voyez aujourd'hui la ville de Champlain, si proprement et si richement parée ; ce vieux Québec, doyen des villes du Canada, que les étrangers visitent avec tant d'intérêt et dont les citoyens, par leur hospitalité proverbiale et leur gaieté de bon aloi, rendent le séjour agréable et charmant. Quel bel amphithéâtre !

O Québec ! berceau du peuple Canadien, conserve toujours religieusement les bons, agréables et glorieux souvenirs de ton noble passé ainsi que les traditions de foi, de piété, de générosité et d'urbanité qui font tant d'honneur à tes paisibles et heureux habitants.

A présent, au dessus des falaises qui bornent au midi la paroisse de Saint-Sauveur, admirons cette suite de riches villas, à demi cachées sous les bocages qui les entourent et bordent le chemin de Sainte-Foye dont on voit l'église là-bas à notre droite.

Le chemin de Sainte-Foye ! mais c'est le promenoir favori des citoyens de la ville qui veulent se récréer et respirer l'air de la campagne. Quelle plus belle promenade en effet que celle de faire ce qu'on appelle le tour du Cap-Rouge, en revenant par Sillery et les plaines d'Abraham ? Que de souvenirs aussi ces lieux présentent à la mémoire ! Peut-on les parcourir sans se rappeler Montcalm et Lévis, les deux derniers champions de la valeur française en Canada ! Peut-on ne point penser, sur ces lieux, à ces vaillants bataillons de la milice Canadienne qu'ils commandaient ? A ces héros, nos frères, qui ont combattu et sont morts pour défendre le drapeau fleurdelisé, que l'apathie de la France, en ces temps malheureux, a laissé se replier et nous laisser pour toujours ?

Oh ! que la pensée d'élever, en l'honneur des vainqueurs et des vaincus de cette mémorable épopée de notre histoire, le Monument des Braves, que l'on voit d'ici, a été une pensée patriotique et généreuse ! Et comme aussi a été touchant le spectacle d'un Lévis, accompagné d'autres parents du vainqueur de Sainte-Foye, venu tout exprès de France pour rendre hommage à leur mémoire et offrir une couronne de fleurs, dans les jours joyeux de la fête nationale de cette année (1895) et au milieu des *vivat* enthousiastes d'un peuple en liesse !

Mais quelle est donc, en regard de l'Hôpital du Sacré-Cœur.

et sur les mêmes hauteurs, cette nouvelle église dont la flèche vient de s'élever vers le ciel comme une oraison jaculatoire et semble vouloir porter le signe de notre rédemption jusqu'au trône de la miséricorde divine pour en faire descendre sans doute une pluie de grâces spirituelles et temporelles ? — C'est l'église de Notre-Dame du Chemin, qu'avoisine la résidence de Manrèse ; deux noms qu'affectionne la Société de Jésus, parcequ'ils étaient chers à leur illustre fondateur, Saint Ignace de Loyola.

Que Dieu bénisse cette nouvelle résidence des successeurs des premiers missionnaires Jésuites en Canada, martyrs ou confesseurs de la foi.

Maintenant plaçons-nous sur la galerie du troisième étage de l'hôpital et tournons nos regards vers le nord. Voyez dans le lointain cette partie des Laurentides qui, depuis le Cap Tourmente jusqu'à la montagne, à Bonhomme qui se prolonge jusqu'en arrière de Saint-Augustin, forme un si bel encadrement à la côte de Beauport et au magnifique panorama qu'offre à votre vue les riches et belles paroisses de Beauport, de Charlesbourg, de Saint-Ambroise, de la Jeune Lorette et même d'une partie de l'Ancienne Lorette dont on voit l'église.

Beauport, la plus ancienne paroisse de nos campagnes, aimant à faire remarquer aux étrangers qui la traversent pour aller admirer la chute du Montmorency, le plus beau point de vue, sans contredit, des environs de Québec dont elle jouit : renommée aussi pour ses carrières, ses fourneaux à chaux, ses jardins, particulièrement favorables à la culture des oignons qui pourraient peut-être être comparés à ceux de l'Égypte qu'ont regrettés les Hébreux.

Tout devant nous, Charlesbourg, riche et belle paroisse aux vergers et aux jardins bien entretenus, aux prairies et aux champs plantureux, au milieu desquels on a le bon goût de laisser croître, comme enjolivement, ça et là, plusieurs des géants de nos forêts, des ormes aux têtes altières.

Charlesbourg ! mais c'est ma paroisse natale ! à laquelle se rattachent mes plus chers souvenirs, où j'ai passé les jours heureux et joyeux de mon enfance, où reposent ceux que j'ai le plus aimés dans ma vie ! Tous les jours je peux jeter un regard de satisfaction sur la terre paternelle, et quand on est parvenu à cet âge de la vie où "l'âme recueillie a besoin de se souvenir," c'est une grande jouissance de pouvoir rattacher les

derniers anneaux de sa carrière au premier anneau de son existence, au berceau de ses premiers souvenirs.

Mais voyez-vous ce petit clocher qui brille au soleil levant à l'ouest de Charlesbourg ? C'est celui de la petite chapelle de la mission des Hurons de la Jeune Lorette, que dessert le curé de la paroisse de St-Ambroise dont on voit la nouvelle et belle église à peu de distance à l'ouest. C'est un lieu que les étrangers aiment à visiter pour y voir la cascade de la rivière St-Charles et tout auprès le village des descendants de la nation aborigène des Hurons, si dévouée aux Français dans les commencements de la colonie, et rendue si malheureuse par les persécutions des féroces et terribles Iroquois.

Maintenant rapprochons nos regards. Voyez l'église et le village de Stadacona, l'Hospice St-Charles, autrefois l'Hôpital de Marine, le pont Dorchester. . . . La grande ferme de l'Hôpital-Général que borde et découpe la rivière St-Charles. Peut-on ne pas aimer à voir couler tout près d'ici, cette petite rivière St-Charles que les aborigènes appelaient Cabir-Coubat, "à raison de ses nombreuses méandres," dit l'abbé Ferland.

Aujourd'hui, comme au temps où les Récollets demeuraient là où est à présent le monastère de l'Hôpital-Général, on peut encore chanter :

" Notre petite rivière,
Avec sa mine un peu fière,
Sait plaire à plusieurs. "

Oui, elle sait plaire à plusieurs, surtout lorsque son cours remontant vers sa source, dans les grandes marées, elle permet aux petits bateaux à vapeur, touant quelque vaisseau, de s'avancer jusqu'au haut de la petite île qui est ici devant nous, et qui est pour eux leur *ultima Thule*, le terme de leur navigation.

Mais en tout temps, dans l'été, la rivière St-Charles est sillonnée par quelqu'une de ces légères embarcations qui composent la flottille qui stationne près de l'Hôpital-Général. Souvent les joyeux promeneurs que portent quelques uns de ces esquifs égaient leur voyage d'agrément par des chants auxquels on prête l'oreille toujours avec plaisir.

Tout en serpentant vers son embouchure, la Cabir-Coubat salue en passant le monument Cartier-Brébeuf que vous voyez non loin d'ici, à l'endroit même où Jacques-Cartier a hiverné en 1535 et où séjournèrent d'abord les premiers Pères Jésuites

Ce village groupé autour de sa nouvelle église, c'est *Stadacona*. Ce pont, au delà du pont *Dorchester*, qui semble, vu d'ici, avoir été jeté sur le *St-Laurent* même, est le pont sur lequel passent les chars de la voie ferrée qu'on appelle ordinairement le chemin de fer de la bonne *Ste-Anne*, et aussi les chars venant du lac *St-Jean* et qu'on voit d'ici descendre des hauteurs de *Charlesbourg*.

Dans mon enfance, il n'était nullement question de chemin de fer, ni du *Saguenay* à *Charlesbourg*; qu'auraient donc pensés mes bons parents de celui qui leur aurait prédit qu'un jour des chars, conduits par la vapeur sur des lisses d'acier, venant à travers les montagnes de l'ancien *royaume du Saguenay*, passeraient devant la vieille maison paternelle. . . . ?

Le va et vient des trains de ces deux voies ferrées peut distraire agréablement, tandis que les chars du *Pacifique Canadien*, qui passent tout près de l'*Hôpital du Sacré-Cœur*, plusieurs fois le jour et plusieurs fois la nuit, donnent il est vrai aussi d'agréables distractions; mais il faut avouer en même temps que les cris d'alarmes étourdissants de leurs locomotives sont loin de charmer les oreilles. Et voilà! comme on dit en France.

On dit: " Voir *Naples* et mourir, " c'est-à-dire qu'après avoir vu *Naples* et ses environs, on doit renoncer à pouvoir espérer de voir quelque chose de mieux. Cependant on compare quelquefois *Québec* à *Naples* et on n'a pas tort de le faire, à raison des beautés que chacune de ces deux villes offre à l'admiration.

Il m'a été donné un jour de voir *Naples*, en compagnie d'un ami, et tous deux, du haut du *Château Saint-Elme*, nous avons pu admirer la baie de *Naples*, et ses bords enchantés, le *Vésuve*, toujours fumant et situé par rapport à *Naples*, à peu près comme la montagne de *Sainte-Anne de Beaupré* par rapport à *Québec*. . . Nous avons trouvé cela beau, bien beau, et cependant, en bons *Canadiens*, nous avons décidé de ne point nous laisser mourir à *Naples*, mais de revoir *Québec*, dont l'incomparable terrasse offre aux visiteurs la vue des lieux les plus beaux et les plus riches en souvenirs. Vraiment, il est difficile pour un *Canadien* de contempler les environs de *Québec*, sans être porté à répéter le vieil adage:

" Rien n'est si beau que son pays. "

L'ABBÉ CHS TRUELLE,
Chaplain.

FIN.

Dont acte

Le représentant de l'élément anglais protestant dans le Cabinet Taillon, M. Morris, a cru devoir faire la déclaration suivante avant la prorogation du dernier Parlement : " Depuis mon entrée dans le Cabinet, toutes mes suggestions et mes remarques en faveur de la minorité protestante, ont été accueillies avec la plus grande bienveillance, et aucune demande raisonnable n'a été refusée. "

Cette déclaration, malheureusement, n'empêchera pas les fanatiques de continuer à japper.

A noter

Nous lisons dans le *Catholic Record* de Toronto, que le fameux Sheppard a déclaré dans un article portant sa signature, que les protestants doivent *combattre toutes les garanties constitutionnelles des Catholiques*.

Très bien ! Que l'on commence de suite, afin que tout le monde comprenne parfaitement la signification de la question scolaire de Manitoba.

Statistique scolaire rectifiée

Le rapport du Surintendant constate que la province de Québec compte 1 283 municipalités sous le contrôle des commissaires, 5 196 écoles élémentaires, 533 écoles modèles, 157 académies, 4 écoles pour sourds-muets et aveugles, et 5 950 professeurs, dont 665 ont un brevet d'écoles normales et 4051' un diplôme d'un bureau d'examineurs.

Merci à *L'Enseignement Primaire*.

Pas de dupes

Le projet d'enquête scolaire, suggéré par le gouvernement de Manitoba, n'est qu'un attrape-nigaud, d'après l'opinion commune.

A propos de Marguilliers.

La charge de marguillier est certainement honorable.

De plus, comme elle suppose certaines qualifications, l'élu n'a pas tort d'être flatté, surtout s'il a été nommé à l'unanimité. Cependant, on ne doit pas oublier que le choix d'un marguillier est un fait purement local, qui ne peut intéresser que chaque paroisse exclusivement.

Par conséquent, c'est un peu forcer la note que de vouloir lui donner une portée qu'il n'a pas, et de le faire proclamer par les journaux, *urbi et orbi*, comme un événement extraordinaire.

Ce mauvais goût est encore plus indiscutable, quand l'élu ne représente qu'une majorité plus ou moins considérable, ou encore plus ou moins choisie.

C'est apprendre au public que les *Normands* sont encore trop nombreux dans plusieurs paroisses.

Il vaudrait mieux laisser croire que cette race de chicaniers, non seulement diminue, mais est complètement éteinte.

Dialogue

A. — Dites donc l'ami P... combien de comtés d'après vos prévisions, pouvons-nous gagner aux prochaines élections?

P. — C'est réglé par les Statuts, répond le fin matois interpellé: Soixante-treize, s'il s'agit d'élections provinciales, et soixante-cinq, s'il s'agit d'élections fédérales.

Renseignements

“ Il est sévèrement interdit de faire entendre dans l'église même *la plus petite partie* d'une réminiscence d'œuvre théâtrale de morceaux de danse de toute espèce... *valse, mazurka menuet, rondo, schottisch, varsovienne, quadrille*, et de morceaux profanes, quels qu'ils soient.

— Il est défendu d'improviser, comme on dit, *a fantasia*, sur l'orgue, à ceux qui ne savent pas le faire convenablement, c'est-à-dire, de manière à respecter non seulement les règles de l'art musical, mais celles qui protègent la piété et le recueillement des fidèles (1).

(1) S. C. des Rites.

Une parole de Pie IX

“ En France, les évêques ont des prêtres, mais ils n'ont pas de clergé, ” voulant dire, par là, que l'épiscopat et le clergé ne constituaient pas une famille.

Pensée

Personne n'a le droit de dire : “ Cela ne me regarde pas. ”

Il Faut Espérer.

Ce titre est un refrain, ou plutôt le refrain de certaines âmes béates.

Quelqu'un, après une vie païenne et scandaleuse, meurt comme il a vécu.

Vous entendez aussitôt des : *il faut espérer.*

Sur quoi s'il vous plaît ?

Sans doute, laissons à Dieu le soin de juger les morts ; mais ne prêchons pas l'indifférence religieuse ; ne faussons pas les conditions du salut ; et ne contredisons pas la Sainte Ecriture qui dit que le “ Ciel souffre violence. ”

Faire son testament

Est un devoir de religion, de charité et de justice, dont l'accomplissement n'a jamais fait mourir personne.

Sainte-Beuve (1804-1839) (suite)

S'il est dangereux de faire un mauvais sonnet ou un médiocre discours, il est bien plus dangereux encore de trouver détestables les ouvrages des autres et de le dire. Les amis d'un bon critique sont peu nombreux et souvent intéressés ; ses ennemis sont toujours légion. Sainte-Beuve s'en aperçut bien vite. Furieux de se sentir déchiQUETER par le scalpel impitoyable

de l'ancien carabin, Balzac s'écriait : " Je lui passerai ma plume au travers du corps. "

Devant ce flot de colères toujours grossissant, Sainte-Beuve résolut de quitter Paris. Il se sentait humilié de vivre encore dans une chambre d'étudiant, au prix modeste de 27 francs par mois, y compris le déjeuner ! Et cela, alors que ses anciens amis étaient tous plus ou moins ministres. Il partit pour la Suisse au milieu de l'été de 1837.

Grâce au courant de sentiments religieux puisés dans le cénacle de Lamennais, et grâce aussi à son goût poétique pour la solitude, Sainte-Beuve s'était épris des solitaires de Port-Royal. Depuis longtemps il méditait d'écrire leur histoire, mais la vie dissipée de Paris ne le lui avait pas permis.

Au milieu des émotions poétiques que suscite à l'âme la nature de Suisse, Sainte-Beuve crut le moment venu de mettre le projet à exécution.

Il en parla un jour à quelques uns de ses amis.

Le protestant escomptant le talent de l'homme qui venait frapper à sa porte, lui fit le plus gracieux accueil et peu de jours après, le Conseil de l'Instruction publique offrait au critique de faire dans l'Académie de Lausanne un cours d'une année sur Port-Royal. Sainte-Beuve accepta avec empressement.

Il revint, deux mois après, avec toute une collection de livres jansénistes. A peine arrivé, il s'installe en compagnie de ses vieux parchemins, s'enferme sous clef dans sa chambre, et passe plusieurs jours sans voir personne. Enfin, les cours vont commencer. A la grande satisfaction de tout le monde, ils sont publics.

Un cours sur Port-Royal, à Lausanne, paraissait quelque chose d'étrange à ces braves Suisses. Aussi, dès les premières leçons, la salle fut-elle comble de curieux.

Il faut avouer pourtant que pour des hommes du 19^e siècle, pour ceux surtout qui ne sont pas Français, l'histoire de Port-Royal a une vertu saporifique intense.

Cet effet inévitable, les Suisses l'éprouvèrent, malgré toute leur bonne volonté, et bientôt, en dépit de leur vieille renommée de politesse, ils dormirent aux séances comme des bienheureux. Devant un pareil enthousiasme, le professeur suspendit ses cours et revint à Paris, en juillet 1838. Il avait déserté à la 81^e leçon.

De retour à la capitale, Saint-Beuve songea à publier son Histoire de Port-Royal. Les amis l'en détournèrent, Lamartine lui disait : " Pourquoi ce sujet de jansénisme ? " Béranger lui reprochait de se laisser aller à la religiosité.

Néanmoins, deux ans plus tard, paraissait le premier volume. Il fut généralement bien accueilli. Les Jésuites en parlèrent avec modération, tout en le réfutant.

La Suisse, naturellement, paya son tribut d'éloges et proclama l'ouvrage très intéressant. Seul Balzac ne fut pas de cet avis, et il le dit bien haut. Nous verrons tout à l'heure quelles aménités lui attira ce manque de goût.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à Ste Anne de la Pocatière, le 25 ; à St-Apollinaire, le 27 ; au Saint Cœur de Marie, le 30 : le 1er février, au couvent de St-Ignace.

Les sept grévistes du ministère fédéral ont été tirés par Sir C. Tupper, du cul-de-sac dans lequel ils s'étaient fourrés. — Nous apprenons avec regret la mort du Rvd Père Beaudet, Supérieur du Collège St-Laurent, Montréal.

ROME. — Léon XIII vient de nommer le cardinal André Steinhuber, de la Compagnie de Jésus, préfet de la Sacrée Congrégation des Indulgences et Reliques, en remplacement du cardinal Persico. — *L'Osservatore Romano* annonce que le Pape outre les 50 000 francs envoyés au patriarche Azarian pour les Arméniens, a envoyé 20 000 autres francs pour les chrétiens des autres rites. M. l'abbé Albertario, directeur de *l'Osservatore catholico* de Milan, a remis au Saint-Père, à titre d'étrennes, une offrande de 5 000 piastres, produit de la souscription ouverte dans son journal.

Le cardinal Paul Melchers est mort à Rome à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut nommé archevêque de Cologne en 1866, mais le prince de Bismarck le destitua en 1876, après l'avoir fait condamner à six mois de prison, à la suite du fameux Kulturkampf. En 1885, Léon XIII lui donna la pourpre cardinalice. Le cardinal Melchers, qui ne parlait ni l'italien ni même

le français, vivait fort retiré. Sa mort porte à cent sept le nombre des cardinaux décédés sous le pontificat de Léon XIII. Le jour de son arrestation, plus de dix mille personnes s'étaient massés devant le palais archiépiscopal. Lorsque le prélat sortit de sa maison pour être conduit, par le commissaire Klose, sous la garde des soldats et des policiers, à la prison, toute cette foule fit cortège au noble prisonnier. Elle l'accompagna en chantant des cantiques et en récitant le chapelet jusqu'à la porte de la sombre maison où des criminels de toute sorte expiaient leurs méfaits.

L'archevêque fut alors présenté au directeur de la prison, qui lui assigna, comme lieu de réclusion, une vaste salle où une trentaine de voleurs, d'escrocs, de faussaires et d'incendiaires couchaient et travaillaient à la confection de sièges en paille. C'était le compartiment des tresseurs de nattes, et le nouveau venu fut inscrit sur les registres de l'établissement avec cette mention : Melchers, Paul, tresseur de nattes. Pendant toute la durée de son emprisonnement le prélat fut ainsi désigné par tous les fonctionnaires et employés de la prison.

Par un singulier contraste, alors que les représentants de la loi oubliaient à ce point le respect dû au premier représentant de l'Eglise catholique d'Allemagne, tous ses compagnons de travail et de dortoir témoignaient du respect à l'évêque confesseur. Ils se chargeaient en commun des corvées et du pensum quotidien de l'archevêque. Ils le traitaient comme des fils soumis et pieux traitent un père vénéré. Ils lui demandaient des conseils et faisaient cercle autour de lui pour réciter des prières et écouter ses paroles.

